

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES NUITS

MUSSET, ALFRED DE

Dialogue — 1852

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LE POÈTE

18 répliques

LA MUSE

16 répliques

LA VISION

1 répliques

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LES NUITS	5
------------------------	----------

LES NUITS

LA NUIT DE MAI

LA MUSE

Poète, prends ton luth, et me donne un baiser ;
La fleur de l'égantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

5

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée !
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie ;
Son pied rasait l'herbe fleurie ;
C'est une étrange rêverie ;
Elle s'efface et disparaît.

10

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphir dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse

15

Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute ! tout se tait ; songe à la bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir ; l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

20

LE POÈTE

Pourquoi mon coeur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite,
Dont je me sens épouvanté ?
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant ! Tout mon corps frissonne.
Qui vient ? Qui m'appelle ? - Personne.
Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne ;
Ô solitude ! Ô pauvreté !

25

30

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
Mon sein est inquiet ; la volupté l'opprime,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
Ô paresseux enfant, regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?
Ah ! Je t'ai consolé d'une amère souffrance !
Hélas ! Bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

35

40

45

LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
Ô ma pauvre Muse, est-ce toi ?
Ô ma fleur ! Ô mon immortelle !
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi ! 50
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma soeur !
Et je sens dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde,
Les rayons glisser dans mon coeur. 55

LA MUSE

Poète, prends ton luth, c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux ;
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi, descends du haut des cieux. 60
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge ; quelque chose a gémi dans ton coeur ;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens ! Chantons devant Dieu ; chantons dans tes pensées, 65
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées,
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Éveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire, et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu. 70
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie ;
Partons, nous sommes seuls ; l'univers est à nous.
Voilà la verte Écosse, et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux ;
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,

Et Messa la divine, agréable aux colombes ; 75
 Et le front chevelu du Pélion changeant ;
 Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
 Qui montre dans ses eaux où le cygne se mire,
 La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
 Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer ? 80
 D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?
 Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
 Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
 Secouait des lilas dans sa robe légère,
 Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ? 85
 Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie ?
 Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier ?
 Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie ?
 Jetterons-nous au vent l'écume du coursier ?
 Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre 90
 De la maison céleste, allume nuit et jour
 L'huile sainte de vie et d'éternel amour ?
 Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre ? »
 Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers ?
 Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers ? 95
 Montrons-nous le ciel à la Mélancolie ?
 Suivons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?
 La biche le regarde ; elle pleure et supplie.
 Sa bruyère l'attend ; ses faons sont nouveau-nés ;
 Il se baisse, il l'égorge ; il jette à la curée 100
 Sur les chiens en sueur son coeur encor vivant.
 Peindrons-nous une vierge, à la joue empourprée,
 S'en allant à la messe, un page la suivant.
 Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
 Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière ? 105
 Elle écoute en tremblant dans l'écho du pilier
 Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
 Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France

De monter tout armés aux créneaux de leurs tours.
 Et de ressusciter la naïve romance 110
 Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?
 Vêtrons-nous de blanc une molle élégie ?
 L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
 Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains,
 Avant que l'envoyé de la nuit éternelle 115
 Vint sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
 Et sur son coeur de fer lui croiser les deux mains ?
 Clouons-nous au poteau d'une satire altière
 Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
 Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli, 120
 S'en vient tout grelottant d'envie et d'impuissance,
 Sur le front du génie insulter l'espérance,
 Et mordre le laurier que son souffle a sali ?
 Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me taire.
 Mon aile me soulève au souffle du printemps. 125
 Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.
 Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma soeur chérie,
 Qu'un baiser d'une lèvre amie,
 Et qu'une larme de mes yeux, 130
 Je te les donnerai sans peine ;
 De nos amours qu'il te souviennne,
 Si tu remontes dans les cieux.
 Je ne chante ni l'espérance,
 Ni la gloire, ni le bonheur, 135
 Hélas ! pas même la souffrance.
 La bouche garde le silence,
 Pour écouter parler le coeur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau, 140
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
Ô poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne ;
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure, 145
Laisse-la s'élargir cette sainte blessure,
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du coeur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais pour en être atteint ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici bas doive rester muette. 150
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage 155
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée, 160
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
En vain il a des mers fouillé la profondeur ;
L'océan était vide, et la plage déserte ; 165
Pour toute nourriture il apporte son coeur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur ;
Et regardant couler sa sanglante mamelle, 170

Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ; 175
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le coeur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage, 180
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans. 185
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le coeur.
Leurs déclamations sont comme des épées ;
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant ; 190
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE

Ô muse, spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
À l'heure où passe l'aiglon. 195
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau.
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire, 200
Si je l'essayais sur ma lyre,

La briserait comme un roseau.

LA NUIT D'AOÛT

LA MUSE

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence 205
L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.
Hélas ! Depuis longtemps sa demeure est déserte.
Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.
Seule, je viens encor, de mon voile couverte,
Poser mon front brûlant sur sa porte entr'ouverte, 210
Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un enfant.

LE POÈTE

Salut à ma fidèle amie.
Salut, ma gloire et mon amour.
La meilleure et la plus chérie
Est celle qu'on trouve au retour. 215
L'opinion et l'avarice
Viennent un temps de m'emporter.
Salut, ma mère et ma nourrice !
Salut, salut consolatrice !
Ouvre tes bras, je viens chanter. 220

LA MUSE

Pourquoi, coeur altéré, coeur lassé d'espérance,
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard ?
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard,
Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance ?

Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au jour ? 225
Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.
Il ne te restera de tes plaisirs du monde
Qu'un impuissant mépris pour notre honnête amour.
Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive ;
Tandis qu'à ce balcon, inquiète et pensive, 230
Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,
Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin.
Quelque fière beauté te retient dans sa chaîne,
Et tu laisses mourir cette pauvre verveine
Dont les derniers rameaux, en des temps plus heureux, 235
Devaient être arrosés des larmes de tes yeux.
Cette triste verdure est mon vivant symbole,
Ami, de ton oubli nous mourrons toutes deux,
Et son parfum léger, comme l'oiseau qui vole,
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux. 240

LE POÈTE

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle 245
Se balançait sur l'arbrisseau ;
Je vis poindre une fleur nouvelle ;
La plus jeune était la plus belle :
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

LA MUSE

Hélas ! Toujours un homme, hélas ! Toujours des larmes ! 250
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front !
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes ;
Le coeur a beau mentir, la blessure est au fond.

Hélas ! par tous pays, toujours la même vie :
Convoiter, regretter, prendre et tendre la main. 255
Toujours mêmes acteurs et même comédie,
Et, quoi qu’ait inventé l’humaine hypocrisie,
Rien de vrai là-dessous que le squelette humain.
Hélas ! Mon bien-aimé, vous n’êtes plus poète.
Rien ne réveille plus votre lyre muette ; 260
Vous vous noyez le coeur dans un rêve inconstant ;
Et vous ne savez pas que l’amour de la femme
Change et dissipe en pleurs les trésors de votre âme,
Et que Dieu compte plus les larmes que le sang.

LE POÈTE

Quand j’ai traversé la vallée, 265
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l’aurore ;
Ô ma Muse ! Ne pleurez pas, 270
À qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l’espoir ici-bas.

LA MUSE

Et que trouveras-tu, le jour où la misère
Te ramènera seul au paternel foyer ?
Quand tes tremblantes mains essuieront la poussière 275
De ce pauvre réduit que tu crois oublier, -
De quel front viendras-tu, dans ta propre demeure,
Chercher un peu de calme et d’hospitalité ?
Une voix sera là, pour crier à toute heure :
Qu’as-tu fait de ta vie et de ta liberté ? 280
Crois-tu donc qu’on oublie autant qu’on le souhaite ?
Crois-tu qu’en te cherchant tu te retrouveras ?

De ton coeur ou de toi lequel est le poète ?
 C'est ton coeur, et ton coeur ne te répondra pas.
 L'amour l'aura brisé ; les passions funestes 285
 L'auront rendu de pierre au contact des méchants ;
 Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes,
 Qui remueront encor, comme ceux des serpents.
 Ô ciel ! Qui t'aidera ? Que ferai-je moi-même,
 Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime, 290
 Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
 M'emporteront à lui pour me sauver de toi ?
 Pauvre enfant ! nos amours n'étaient pas menacées,
 Quand dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées,
 Sous les verts marronniers et les peupliers blancs, 295
 Je t'agaçais le soir en détours nonchalants.
 Ah ! J'étais jeune alors et nymphe, et les dryades
 Entr'ouvraient pour me voir l'écorce des bouleaux,
 Et les pleurs qui coulaient durant nos promenades
 Tombaient, purs comme l'or, dans le cristal des eaux. 300
 Qu'as-tu fait, mon amant, des jours de ta jeunesse ?
 Qui m'a cueilli mon fruit sur mon arbre enchanté ?
 Hélas ! ta joue en fleur plaisait à la Déesse
 Qui porte dans ses mains la force et la santé.
 De tes yeux insensés les larmes l'ont pâlie ; 305
 Ainsi que ta beauté, tu perdras ta vertu.
 Et moi qui t'aimerai comme une unique amie,
 Quand les Dieux irrités m'ôteront ton génie,
 Si je tombe des cieus, que me répondras-tu ?

LE POÈTE

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore, 310
 Sur la branche où ses oeufs sont brisés dans le nid ;
 Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore,
 Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,

S'incline sans murmure et tombe avec la nuit ;
Puisque au fond des forêts, sous les toits de verdure, 315
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature
L'homme n'a su trouver de science qui dure
Que de marcher toujours et toujours oublier ;
Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière ; 320
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain ;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre ;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain ;
Ô Muse ! que m'importe ou la mort ou la vie ? 325
J'aime, et je veux pâlir ; j'aime et je veux souffrir ;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie ;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.
J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse, 330
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.
Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore, 335
Coeur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras ; fais-toi fleur, pour éclore ;
Après avoir souffert, il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

LA NUIT D'OCTOBRE

LE POÈTE

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve. 340
Je n'en puis comparer le lointain souvenir

Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

LA MUSE

Qu'aviez-vous donc, ô mon poète !
Et quelle est la peine secrète
Qui de moi vous a séparé ?
Hélas ! je m'en ressens encore.
Quel est donc ce mal que j'ignore
Et dont j'ai si longtemps pleuré ?

345

LE POÈTE

C'était un mal vulgaire et bien connu des hommes ;
Mais, lorsque nous avons quelque ennui dans le coeur,
Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
Que personne avant nous n'a senti la douleur.

350

LA MUSE

Il n'est de vulgaire chagrin
Que celui d'une âme vulgaire.
Ami, que ce triste mystère
S'échappe aujourd'hui de ton sein.
Crois-moi, parle avec confiance ;
Le sévère Dieu du silence
Est un des frères de la Mort ;
En se plaignant on se console,
Et quelquefois une parole
Nous a délivrés d'un remord.

355

360

LE POÈTE

S'il fallait maintenant parler de ma souffrance,

Je ne sais trop quel nom elle devrait porter, 365
Si c'est amour, folie, orgueil, expérience,
Ni si personne au monde en pourrait profiter.
Je veux bien toutefois t'en raconter l'histoire,
Puisque nous voilà seuls, assis près du foyer.
Prends cette lyre, approche, et laisse ma mémoire 370
Au son de tes accords doucement s'éveiller.

LA MUSE

Avant de me dire ta peine,
Ô poète ! en es-tu guéri ?
Songe qu'il t'en faut aujourd'hui
Parler sans amour et sans haine. 375
S'il te souvient que j'ai reçu
Le doux nom de consolatrice,
Ne fais pas de moi la complice
Des passions qui t'ont perdu.

LE POÈTE

Je suis si bien guéri de cette maladie, 380
Que j'en doute parfois lorsque j'y veux songer ;
Et, quand je pense aux lieux où j'ai risqué ma vie,
J'y crois voir à ma place un visage étranger.
Muse, sois donc sans crainte ; au souffle qui t'inspire
Nous pouvons sans péril tous deux nous confier. 385
Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.

LA MUSE

Comme une mère vigilante
Au berceau d'un fils bien-aimé,
Ainsi je me penche tremblante 390

Sur ce coeur qui m'était fermé.
 Parle, ami, - ma lyre attentive
 D'une note faible et plaintive
 Suit déjà l'accent de ta voix,
 Et dans un rayon de lumière,
 Comme une vision légère,
 Passent les ombres d'autrefois.

395

LE POÈTE

Jours de travail ! seuls jours où j'ai vécu !
 Ô trois fois chère solitude !
 Dieu soit loué, j'y suis donc revenu,
 À ce vieux cabinet d'étude !
 Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
 Fauteuils poudreux, lampe fidèle,
 Ô mon palais, mon petit univers,
 Et toi, Muse, ô jeune immortelle,
 Dieu soit loué, nous allons donc chanter !
 Oui, je veux vous ouvrir mon âme.
 Vous saurez tout, et je vais vous conter
 Le mal que peut faire une femme ;
 Car c'en est une, ô mes pauvres amis
 (Hélas ! vous le saviez peut-être),
 C'est une femme à qui je fus soumis
 Comme le serf l'est à son maître.
 Joug détesté ! c'est par là que mon coeur
 Perdit sa force et sa jeunesse ; -
 Et cependant, auprès de ma maîtresse,
 J'avais entrevu le bonheur.
 Près du ruisseau quand nous marchions ensemble,
 Le soir, sur le sable argentin,
 Quand devant nous le blanc spectre du tremble
 De loin nous montrait le chemin ;

400

405

410

415

420

Je vois encore, aux rayons de la lune,
Ce beau corps plier dans mes bras...
N'en parlons plus... - je ne prévoyais pas
Où me conduisait la Fortune.
Sans doute alors la colère des dieux
Avait besoin d'une victime ;
Car elle m'a puni comme d'un crime
D'avoir essayé d'être heureux.

425

LA MUSE

L'image d'un doux souvenir
Vient de s'offrir à ta pensée.
Sur la trace qu'il a laissée
Pourquoi crains-tu de revenir !
Est-ce faire un récit fidèle
Que de renier ses beaux jours ?
Si ta fortune fut cruelle,
Jeune homme, fais du moins comme elle,
Souris à tes premiers amours.

430

435

LE POÈTE

Non, - c'est à mes malheurs que je prétends sourire.
Muse, je te l'ai dit : je veux, sans passion,
Te conter mes ennuis, mes rêves, mon délire,
Et t'en dire le temps, l'heure et l'occasion.
C'était, il m'en souvient, par une nuit d'automne,
Triste et froide, à peu près semblable à celle-ci ;
Le murmure du vent, de son bruit monotone,
Dans mon cerveau lassé berçait mon noir souci.
J'étais à la fenêtre, attendant ma maîtresse ;
Et, tout en écoutant dans cette obscurité,
Je me sentais dans l'âme une telle détresse,
Qu'il me vint le soupçon d'une infidélité.

440

445

450

La rue où je logeais était sombre et déserte ;
 Quelques ombres passaient, un falot à la main ;
 Quand la bise sifflait dans la porte entr'ouverte,
 On entendait de loin comme un soupir humain.
 Je ne sais, à vrai dire, à quel fâcheux présage 455
 Mon esprit inquiet alors s'abandonna.
 Je rappelais en vain un reste de courage,
 Et me sentis frémir lorsque l'heure sonna.
 Elle ne venait pas. Seul, la tête baissée,
 Je regardai longtemps les murs et le chemin, - 460
 Et je ne t'ai pas dit quelle ardeur insensée
 Cette inconstante femme allumait en mon sein ;
 Je n'aimais qu'elle au monde, et vivre un jour sans elle
 Me semblait un destin plus affreux que la mort.
 Je me souviens pourtant qu'en cette nuit cruelle 465
 Pour briser mon lien je fis un long effort.
 Je la nommai cent fois perfide et déloyale,
 Je comptai tous les maux qu'elle m'avait causés.
 Hélas ! au souvenir de sa beauté fatale,
 Quels maux et quels chagrins n'étaient pas apaisés ! 470
 Le jour parut enfin. - Las d'une vaine attente,
 Sur le bord du balcon je m'étais assoupi ;
 Je rouvris la paupière à l'aurore naissante,
 Et je laissai flotter mon regard ébloui.
 Tout à coup, au détour de l'étroite ruelle, 475
 J'entends sur le gravier marcher à petit bruit...
 Grand Dieu ! préservez-moi ! je l'aperçois, c'est elle ;
 Elle entre. - D'où viens-tu ? qu'as-tu fait cette nuit ?
 Réponds, que me veux-tu ? qui t'amène à cette heure ?
 Ce beau corps, jusqu'au jour, où s'est-il étendu ? 480
 Tandis qu'à ce balcon, seul, je veille et je pleure,
 En quel lieu, dans quel lit, à qui souriais-tu ?
 Perfide ! audacieuse ! est-il encor possible
 Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers ?

Que demandes-tu donc ? par quelle soif horrible
Oses-tu m'attirer dans tes bras épuisés ?
Va-t'en, retire-toi, spectre de ma maîtresse !
Rentre dans ton tombeau si tu t'en es levé ;
Laisse-moi pour toujours oublier ma jeunesse,
Et, quand je pense à toi, croire que j'ai rêvé !

485

490

LA MUSE

Apaise-toi, je t'en conjure ;
Tes paroles m'ont fait frémir.
Ô mon bien-aimé ! ta blessure
Est encor prête à se rouvrir.
Hélas ! elle est donc bien profonde ?
Et les misères de ce monde
Sont si lentes à s'effacer !
Oublie, enfant, et de ton âme
Chasse le nom de cette femme,
Que je ne veux pas prononcer.

495

500

LE POÈTE

Honte à toi qui la première
M'as appris la trahison,
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison !
Honte à toi, femme à l'oeil sombre,
Dont les funestes amours
Ont enseveli dans l'ombre
Mon printemps et mes beaux jours !
C'est ta voix, c'est ton sourire,
C'est ton regard corrupteur,
Qui m'ont appris à maudire
Jusqu'au semblant du bonheur ;
C'est ta jeunesse et tes charmes

505

510

Qui m'ont fait désespérer,
 Et si je doute des larmes, 515
 C'est que je t'ai vu pleurer.
 Honte à toi, j'étais encore
 Aussi simple qu'un enfant ;
 Comme une fleur à l'aurore,
 Mon coeur s'ouvrait en t'aimant. 520
 Certes, ce coeur sans défense
 Put sans peine être abusé ;
 Mais lui laisser l'innocence
 Était encor plus aisé.
 Honte à toi ! tu fus la mère 525
 De mes premières douleurs,
 Et tu fis de ma paupière
 Jaillir la source des pleurs !
 Elle coule, sois-en sûre,
 Et rien ne la tarira ; 530
 Elle sort d'une blessure
 Qui jamais ne guérira ;
 Mais dans cette source amère
 Du moins je me laverai,
 Et j'y laisserai, j'espère, 535
 Ton souvenir abhorré !

LA MUSE

Poète, c'est assez. Autrès d'une infidèle
 Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour,
 N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle ;
 Si tu veux être aimé, respecte ton amour. 540
 Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
 De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
 Épargne-toi du moins le tourment de la haine ;
 À défaut du pardon, laisse venir l'oubli.

Les morts dorment en paix dans le sein de la terre : 545
 Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
 Ces reliques du coeur ont aussi leur poussière ;
 Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
 Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
 Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ? 550
 Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence
 Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?
 Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
 Enfant ; car c'est par là que ton coeur s'est ouvert.
 L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, 555
 Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
 C'est une dure loi, mais une loi suprême
 Vieille comme le monde et la fatalité,
 Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
 Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté. 560
 Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
 Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs ;
 La joie a pour symbole une plante brisée,
 Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
 Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ? 565
 N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu ?
 Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
 Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
 Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
 Avec un vieil ami tu bois en liberté, 570
 Dis-moi, d'aussi bon coeur lèverais-tu ton verre,
 Si tu n'avais senti le prix de la gaieté ?
 Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
 Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
 Michel-Ange et les arts, Shakespeare et la nature, 575
 Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
 Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
 Le silence des nuits, le murmure des flots,

Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
 Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ? 580
 N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse ?
 Et, lorsqu'en t'endormant tu lui serres la main,
 Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse
 Ne rend-il pas plus doux son sourire divin ?
 N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble 585
 Au fond des bois fleuris, sur le sable argentin ?
 Et, dans ce vert palais, le blanc spectre du tremble
 Ne sait-il plus, le soir, vous montrer le chemin ?
 Ne vois-tu pas alors, aux rayons de la lune,
 Plier comme autrefois un beau corps dans tes bras, 590
 Et si dans le sentier tu trouvais la Fortune,
 Derrière elle, en chantant, ne marcherais-tu pas ?
 De quoi te plains-tu donc ? L'immortelle espérance
 S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
 Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience, 595
 Et détester un mal qui t'a rendu meilleur ?
 Ô mon enfant ! plains-la, cette belle infidèle
 Qui fit couler jadis les larmes de tes yeux ;
 Plains-la ! c'est une femme, et Dieu t'a fait, près d'elle,
 Deviner, en souffrant, le secret des heureux. 600
 Sa tâche fut pénible ; elle t'aimait peut-être ;
 Mais le destin voulait qu'elle brisât ton coeur.
 Elle savait la vie, et te l'a fait connaître ;
 Une autre a recueilli le fruit de ta douleur.
 Plains-la ! son triste amour a passé comme un songe ; 605
 Elle a vu ta blessure et n'a pu la fermer.
 Dans ses larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge.
 Quand tout l'aurait été, plains-la ! tu sais aimer.

LE POÈTE

Tu dis vrai : la haine est impie,

Et c'est un frisson plein d'horreur 610
Quand cette vipère assoupie
Se déroule dans notre coeur.
Écoute-moi donc, ô déesse !
Et sois témoin de mon serment :
Par les yeux bleus de ma maîtresse, 615
Et par l'azur du firmament ;
Par cette étincelle brillante
Qui de Vénus porte le nom,
Et comme une perle tremblante,
Scintille au loin sur l'horizon ; 620
Par la grandeur de la nature,
Par la bonté du Créateur ;
Par la clarté tranquille et pure
De l'astre cher au voyageur ;
Par les herbes de la prairie, 625
Par les forêts, par les prés verts,
Par la puissance de la vie,
Par la sève de l'univers ;
Je te bannis de ma mémoire,
Reste d'un amour insensé, 630
Mystérieuse et sombre histoire
Qui dormiras dans le passé !
Et toi qui, jadis, d'une amie
Portas la forme et le doux nom,
L'instant suprême où je t'oublie 635
Doit être celui du pardon.
Pardonnons-nous ; - je romps le charme
Qui nous unissait devant Dieu.
Avec une dernière larme
Reçois un éternel adieu. 640
- Et maintenant, blonde rêveuse,
Maintenant, Muse, à nos amours !
Dis-moi quelque chanson joyeuse,

Comme au premier temps des beaux jours.

Déjà la pelouse embaumée

645

Sent les approches du matin ;

Viens éveiller ma bien-aimée,

Et cueillir les fleurs du jardin.

Viens voir la nature immortelle

Sortir des voiles du sommeil ;

650

Nous allons renaître avec elle

Au premier rayon du soleil !

LA NUIT DE DÉCEMBRE

LE POÈTE

Du temps que j'étais écolier,

Je restais un soir à veiller

Dans notre salle solitaire.

655

Devant ma table vint s'asseoir

Un pauvre enfant vêtu de noir,

Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau :

À la lueur de mon flambeau,

660

Dans mon livre ouvert il vint lire.

Il pencha son front sur ma main,

Et resta jusqu'au lendemain,

Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,

665

Je marchais un jour, à pas lents,

Dans un bois, sur une bruyère.

Au pied d'un arbre vint s'asseoir

Un jeune homme vêtu de noir,

Qui me ressemblait comme un frère,

670

Je lui demandai mon chemin ;

Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églatine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi, 675
Me montra du doigt la colline.
À l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir 680
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.
Il était morne et soucieux ;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive. 685
De ma peine il semblait souffrir ;
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.
À l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin 690
Un jour je soulevais mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.
Il secouait sous son manteau 695
Un haillon de pourpre en lambeau,
Sur sa tête un myrte stérile.
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien.
Se brisa dans ma main débile. 700
Un an après, il était nuit ;
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir, 705

Qui me ressemblait comme un frère.
Ses yeux étaient noyés de pleurs ;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine ;
Son luth à terre était gisant, 710
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.
Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
À tous les instants de ma vie. 715
C'est une étrange vision.
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.
Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir, 720
J'ai voulu m'exiler de France ;
Lorsque impatient de marcher
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance ;
À Pise, au pied de l'Apennin ; 725
À Cologne, en face du Rhin ;
À Nice, au penchant des vallées ;
À Florence, au fond des palais ;
À Brigues, dans les vieux chalets ;
Au sein des Alpes désolées ; 730
À Gênes, sous les citronniers ;
À Vevey, sous les verts pommiers :
Au Havre, devant l'Atlantique ;
À Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau 735
Mourir la pâle Adriatique ;
Partout où, sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon coeur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie ;

Partout où le boiteux Ennui, 740
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie ;
Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes. 745
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges ;
Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains, 750
Et sangloté comme une femme,
Partout où j'ai, comme un mouton,
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme ;
Partout où j'ai voulu dormir, 755
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère. 760
Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin ?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin !
Ton doux sourire a trop de patience, 765
Tes larmes ont trop de pitié
En te voyant, j'aime la Providence.
Ta douleur même est soeur de ma souffrance ;
Elle ressemble à l'Amitié.
Qui donc es-tu ? - Tu n'es pas mon bon ange ; 770
Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange !),
Et tu me regardes souffrir.

Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
 Et je ne saurais t'appeler. 775
 Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie ?
 Tu me souris sans partager ma joie,
 Tu me plains sans me consoler !
 Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître.
 C'était par une triste nuit. 780
 L'aile des vents battait à ma fenêtre ;
 J'étais seul, courbé sur mon lit.
 J'y regardais une place chérie,
 Tiède encor d'un baiser brûlant ;
 Et je songeais comme la femme oublie, 785
 Et je sentais un lambeau de ma vie
 Qui se déchirait lentement.
 Je rassemblais des lettres de la veille,
 Des cheveux, des débris d'amour.
 Tout ce passé me criait à l'oreille 790
 Ses éternels serments d'un jour.
 Je contemplais ces reliques sacrées,
 Qui me faisaient trembler la main ;
 Larmes du coeur, par le coeur dévorées,
 Et que les yeux qui les avaient pleurées 795
 Ne reconnaîtront plus demain !
 J'enveloppais dans un morceau de bure
 Ces ruines des jours heureux.
 Je me disais qu'ici-bas ce qui dure,
 C'est une mèche de cheveux. 800
 Comme un plongeur dans une mer profonde,
 Je me perdais dans tant d'oubli.
 De tous côtés j'y retournais la sonde,
 Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde,
 Mon pauvre amour enseveli. 805
 J'allais poser le sceau de cire noire
 Sur ce fragile et cher trésor.

J'allais le rendre, et, n'y pouvant pas croire,
En pleurant j'en doutais encor.
Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée, 810
Malgré toi, tu t'en souviendras !
Pourquoi, grand Dieu ! mentir à sa pensée ?
Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,
Ces sanglots, si tu n'aimais pas ?
Oui, tu languis, tu souffres et tu pleures : 815
Mais ta chimère est entre nous.
Eh bien, adieu. Vous compterez les heures
Qui me sépareront de vous.
Partez, partez, et dans ce coeur de glace
Emportez l'orgueil satisfait. 820
Je sens encor le mien jeune et vivace,
Et bien des maux pourront y trouver place
Sur le mal que vous m'avez fait.
Partez, partez ! la Nature immortelle
N'a pas tout voulu vous donner. 825
Ah ! pauvre enfant, qui voulez être belle,
Et ne savez pas pardonner !
Allez, allez, suivez la destinée ;
Qui vous perd n'a pas tout perdu.
Jetez au vent notre amour consumée ; - 830
Éternel Dieu ! toi que j'ai tant aimée,
Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu ?
Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
Une forme glisser sans bruit.
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre ; 835
Elle vient s'asseoir sur mon lit.
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,
Sombre portrait vêtu de noir ?
Que me veux-tu, triste oiseau de passage ?
Est-ce un vain rêve ? Est-ce ma propre image 840
Que j'aperçois dans ce miroir ?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
Pèlerin que rien n'a lassé ?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé. 845
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
Hôte assidu de mes douleurs ?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre ?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
Qui n'apparaît qu'au jour des pleurs ? 850

LA VISION

- Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas 855
Sur ce peu de fange où nous sommes.
Je ne suis ni dieu ni démon.
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère ;
Où tu vas, j'y serai toujours, 860
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.
Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude. 865
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude.